



JEAN  
DIWO

LA CALÈCHE

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

# JEAN DIWO

## LA CALÈCHE

ROMAN

«Figure-toi que j'ai lu dans un journal français que le nombre croissant des voitures cause des encombrements permanents à Paris, que les cabriolets, les calèches, les cavaliers et les chevaux de volée se bousculent sur les Champs-Élysées comme au Bois de Boulogne, et qu'il n'y a pas assez de selliers pour satisfaire les besoins de tant d'équipages. Eh bien, moi, je leur en ferai, des selles ! Magnifiques, en cuir fauve, lissées comme un miroir, cousues à la façon du maître Hermès, foi de Thierry.»

Le nouveau roman de Jean Diwo, qui raconte avec souffle et passion la saga de la famille Hermès, est bien plus que l'histoire du jeune Thierry, talentueux sellier monté à Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour fonder la célèbre marque, symbole du luxe à la française. C'est le grand roman d'une dynastie du savoir-faire qui traverse les tourments et les progrès d'une époque où tout s'accélère, tout en gardant à l'esprit son rêve d'excellence.

Des campagnes de Napoléon jusqu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, en passant par les Trois Glorieuses et la Commune, c'est le cœur d'une famille de chair et de cuir qui bat dans cette grande fresque romanesque.

Jean Diwo, grand reporter à *Paris-Match*, puis fondateur de *Télé 7 Jours*, est l'auteur de nombreux succès : *Les Dames du Faubourg*, *Au temps où la Joconde parlait*, *La Fontainière du roi*, *Moi Milanollo*, *filis de Stradivarius*.

Flammarion

Extrait de la publication

# La Calèche

DU MÊME AUTEUR

- Hôtel recommandé*, Fayard, 1954.  
*De briques et de brocs*, Fayard, 1956.  
*Drôles de numéros*, Fayard, 1958, en collaboration avec Jacqueline Michel.  
*Si vous avez manqué le début*, Albin Michel, 1976.  
*Chez Lipp*, Denoël, 1981.  
*Les Dames du Faubourg*, Denoël, 1984 ; Folio n° 1834.  
*Le Livre du cochon : la vie de cochon en 21 siècles d'histoire et 165 recettes de cuisine*, avec Irène Karsenty, Philippe Lebaud, 1984.  
*Les Dames du Faubourg, tome II : Le Lit d'acajou*, Denoël, 1986 ; Folio n° 2062.  
*Rétro-rimes : poèmes*, Denoël, 1987.  
*Les Dames du Faubourg, tome III : Le Génie de la Bastille*, Denoël, 1988 ; Folio n° 2280.  
*Les Violons du Roi*, Denoël, 1990 ; Folio n° 2374.  
*Au temps où la Joconde parlait*, Flammarion, 1992 ; J'ai lu n° 3443.  
*L'Empereur*, Flammarion, 1994 ; J'ai lu n° 4186.  
*Les Dîners de Calpurnia*, Flammarion, 1996 ; J'ai lu n° 4539.  
*La Fontainière du Roy*, Flammarion, 1997 ; J'ai lu, n° 5204.  
*Les Ombrelles de Versailles*, Flammarion, 1999 ; J'ai lu n° 5530.  
*Les Chevaux de Saint-Marc*, Flammarion, 2000 ; J'ai lu n° 6192.  
*Le Printemps des cathédrales*, Flammarion, 2002 ; J'ai lu n° 6960.  
*Demoiselles des lumières*, Fayard, 2004 ; J'ai lu n° 7587.  
*La Chevauchée du Flamand*, Fayard, 2005 ; J'ai lu n° 8313.  
*249, faubourg Saint-Antoine*, Flammarion, 2006 ; J'ai lu n° 8464.  
*Moi, Milanollo, fils de Stradivarius*, Flammarion, 2007 ; J'ai lu n° 8767.  
*Le Jeune Homme en culotte de golf*, Flammarion, 2008.

Jean Diwo

# La Calèche

*Roman*

Flammarion

Le présent ouvrage est une œuvre de fiction  
et Hermès est une marque déposée

© Flammarion, 2010  
ISBN : 978-2-0812-2790-3

*À la mémoire de Mathias Guerrand-Hermès.*





## AVANT-PROPOS



Ce roman se situe dans la lignée des *Dames du Faubourg*, saga des ouvriers du bois dans le faubourg Saint-Antoine. Il s'agit cette fois des artistes du cuir, cette autre matière noble et sensuelle qui peut se métamorphoser sous le geste et l'outil en selle d'équitation, en modèles haute couture ou en chefs-d'œuvre de maroquinerie. Dans ce domaine du cuir à fleur de peau, le nom de Hermès sort naturellement du chapeau. Si rien ne nous est inconnu de sa notoriété dans l'univers contemporain du luxe, les témoignages sont quasi inexistants en ce qui concerne la période des débuts, celle de la naissance en 1804 d'une dynastie issue du talent, de l'audace, de la volonté d'un homme : Thierry Hermès.

L'envie me vint de faire revivre cette figure mystérieuse et emblématique. La famille ne put me fournir que quelques points de repère, quatre copies d'actes d'état civil, pour étayer ce roman des gens du cuir. Avec en toile de fond la tapisserie sauvage et lumineuse du XIX<sup>e</sup> siècle, ses gloires, ses barricades, son génie qui ouvre dans la fureur les fondements du monde moderne.

Moderne, Thierry, artisan inspiré, le sera à toutes les époques de sa vie. Jusqu'au soir où, mission accomplie, M. Hermès laissera en héritage les clés d'une réussite exceptionnelle.



# CHAPITRE I



L'atelier d'un ébéniste respire la sciure et la colle, on y marche sur un lit de copeaux ; celui d'un artiste peintre sent l'huile et la térébenthine. L'atelier du sellier est, lui, net comme un bureau de sous-préfet, il flaire le cuir qui rappelle l'odeur fade du réséda. Celui de maître Dietrich Hermès était le modèle du genre. Deux solides établis meublaient le local. Le premier était l'établi d'arçonner où il travaillait les arçons, charpentes des selles, le second l'établi de sellier proprement dit, destiné au mesurage, à la coupe des peaux et à l'assemblage des différentes pièces. Il était garni de tiroirs contenant les boucles et autres accessoires. Sur les murs proches qui formaient l'un des angles du local étaient accrochés, dans un ordre méthodique, des outils aux noms de couturières, comme la cornette courbe ou dentelée, la rosette, sorte de gros clou évidé, la lissette, un instrument en os servant à lisser et à unir les surfaces collées.

Dietrich était fier de son atelier dallé comme une église, blanchi à la chaux comme une laiterie. Il le faisait visiter à l'exemple d'un conservateur de musée et montrait le creux de sa main en disant : « Vous voyez, c'est le cal de l'alêne, la marque d'identité des maîtres selliers. »

Il s'attardait surtout sur les panneaux muraux où brillaient les viroles et les lames des outils en citant, avec une satisfaction non cachée, le couteau à bomber, l'alêne à brédir, le poinçon de sellier, les mandrins.

Il terminait en montrant les manches de buis de différents instruments. « Ce sont de vieux amis. La main du sellier les a patinés, doucis, caressés et, regardez, ils n'attendent que le geste prompt et précis de l'ouvrier qui leur fera mordre le cuir. À fleur de peau ! »

Lorsque, ce matin-là, les cloches de l'église Saint-Joseph de Crefeld sonnèrent six heures, Dietrich était déjà au travail.

Était-il bourrelier, sellier, harnacheur ? Pour lui, ces métiers n'en faisaient qu'un. Il était homme du cuir. Ses clients comme ses voisins et ses amis appelaient affectueusement « maître » cet habile artisan d'origine française dont les aïeux, des Cévenols huguenots, s'étaient réfugiés en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes. D'abord émigrée en Prusse, la famille était depuis deux générations établie au bord du Rhin, à Crefeld, bourgade accueillante voisine de Cologne.

Pour l'heure, le maître mettait la dernière main à une paire de brides destinées à la maison von der Leyen, riche détentrice du monopole industriel et commercial sur la soie. M. Otto, le chef de famille, était grand amateur de chevaux et son haras constituait une bonne part de la clientèle de Dietrich, l'autre étant celle des laboureurs voisins et des possesseurs de voitures à cheval. C'est évidemment pour Otto von der Leyen qu'il exécutait les pièces de sellerie et d'attelage les plus raffinées, les plus chères, celles qu'il prenait plaisir à créer dans les meilleurs cuirs venus de France ou d'Angleterre.

\*\*\*



Dans le silence du petit matin égayé parfois du chant du coq, Dietrich, content de lui et de la vie, cousait donc au cordonnet de soie les montants de porte-mors des deux anglo-arabes qu'Otto von der Leyen venait d'acheter quand un enfant déboula de l'escalier et se précipita sur lui, renversant au passage la jarre dans laquelle chauffait la colle forte destinée à la réparation de harnais de labour.

Dietrich n'eut que le temps de tirer l'aiguille de côté pour éviter que le bambin ne se crève un œil. Seule une goutte de sang perla sur sa joue, comme pour témoigner du danger auquel il venait d'échapper.

Bouleversé, tremblant, le sellier lâcha l'ouvrage pour êtreindre son fils. Il aurait voulu être sévère mais, les larmes aux yeux, il ne sut que l'embrasser et lui expliquer que l'atelier était un lieu magique mais rempli d'objets redoutables...

Ce discours ne parut pas avoir beaucoup d'effet sur le gamin de quatre ans qui pleurait en répétant :

— Je voulais seulement te dire que nous devons aujourd'hui aller voir Napoléon. Tu me l'as promis !

Non, Dietrich n'avait pas oublié Napoléon :

— Tu mériterais d'être consigné à la maison mais nous irons tous acclamer l'Empereur qui n'arrivera en ville que dans l'après-midi. Tu as donc encore le temps de dormir. Va vite te recoucher. Et dis à maman, si elle est réveillée, mais elle l'est sûrement après ton exploit, que je vais monter déjeuner.

Ce n'était pas une blague. Napoléon était bel bien attendu ce 11 septembre 1804 dans le petit bourg perdu de Westphalie où l'on vivait comme dans un cocon du tissage de la soie et, pour la famille de maître Hermès, du harnachement des chevaux.

— Tiens, voilà ton frère, ajouta Dietrich. Il est en retard comme d'habitude et il va devoir mettre les aiguillées doubles pour finir les guides du prince.

Leyen n'était pas prince, mais il n'était pas fâché quand Dietrich l'appelait « mon prince ».

— C'est facile, disait ce dernier, de faire plaisir aux gens ! Et puis, une selle de prince se paie plus cher que celle d'un laboureur.

Burckhardt avait dix ans de plus que son frère et était l'apprenti du maître qui, pour être un bon père, n'en était pas moins un patron exigeant.

— Tu es en retard mais tu arrives bien pour continuer à coudre les porte-mors que j'ai abandonnés lorsque Petit Thierry – ainsi appelait-on le benjamin qui portait, en français, le même prénom que son père –, tombé dans l'escalier, a dévalé jusqu'à moi et manqué de se crever un œil sur mon alêne.

— Bien, père, dit Burckhardt, fataliste. Mais n'oublie pas qu'il faut se préparer pour aller applaudir Napoléon.

— Et alors ? Tu ne penses pas que nous allons cesser de travailler tout un jour pour être à quatre heures à la sous-préfecture ? Il n'y a que moi qui vais arrêter pour me mettre en tenue et participer aux répétitions de la Garde d'honneur.

La Garde d'honneur, c'était tout une histoire plus pittoresque que politique qui agitait la rive gauche du Rhin depuis que Napoléon, encore Premier consul, l'avait intégrée à la France pour en faire quatre nouveaux départements : Ruhr, Sarre, Rhin et Moselle et Mont-Tonnerre.

Les Hermès, devenus allemands sous Louis XIV, retrouvaient donc sous Napoléon, comme tous les émigrés établis dans la région, leur nationalité française. Ils n'avaient d'ailleurs jamais oublié leur origine et les générations qui s'étaient suivies à travers les chemins de l'Empire germanique avaient réussi, grâce à une suite de relayeurs vigilants, à conserver dans leur parler certains mots de la langue des ancêtres. Ainsi, chez les Hermès, Anne, la maman, fille d'un

pasteur luthérien, parlait encore une langue où, miraculeusement, survivaient des traces d'intonations cévenoles. Elle veillait à ce que tout le monde utilise à table ce dialecte familial qui rappelait les origines de la famille. Le père, moins doué mais aussi attaché à ses racines, se piquait de glisser quelques mots français dans ses conversations avec Otto von der Leyen qui, lui, parlait couramment la langue dont l'usage se répandait depuis l'annexion des départements de la rive gauche du Rhin. Il n'était d'ailleurs pratiquement question dans leurs rapports que de la bonne manière de harnacher les chevaux, de Fritz Mingue, l'éperonnier de Cologne qui forgeait les meilleurs mors, ou du prix abusif des cuirs anglais, ces irremplaçables peaux de taureaux tannées à Bristol.

\*\*\*

Le père monta jusqu'au logis où Petit Thierry pleurnichait dans les bras de sa mère. Anne ne savait rien de ce qui s'était passé à l'atelier. Elle l'apprit en consolant l'enfant et en soignant l'égratignure qu'il s'était faite en tombant.

— Je ne peux pourtant pas, dit-elle à son mari, attacher ce petit diable qui est attiré par l'atelier comme une abeille par sa ruche. L'odeur du cuir sans doute, tu en feras un bon sellier ! En attendant, il va aller à l'école dès la prochaine année scolaire.

— Et, quand il aura dix ans, je lui donnerai, le soir, ses premières leçons de taille et de couture. Ce sera sa récompense.

— En attendant, n'oublie pas Napoléon ! Pendant que tu iras chercher le cheval que Leyen te prête, je vais repasser ta tenue de garde d'honneur.

— Pense aux galons dorés !, ajouta Dietrich en remplissant son bol de lait. Tu vois, ma belle, je suis plutôt fier d'avoir été désigné brigadier par le commandant Bling.

C'est un brave, tu sais, il a été blessé à Marengo. Il a aussi représenté la ville au sacre à Notre-Dame de Paris. La réception à Crefeld sera plus simple mais c'est tout de même quelque chose d'accueillir l'Empereur dans notre modeste bourgade. Et l'impératrice !

— Oui, c'est vraiment un grand jour ! Pour Napoléon bien sûr, mais surtout pour te voir caracoler sur ton beau cheval.

— C'est bête, mais dans mon uniforme de brigadier je ne serai pas le moins fier des quinze gardes qui rendront les honneurs à l'Empereur. Il faudra aussi te préparer et habiller les enfants. À propos, dis à Burckhardt qu'il abandonne le travail que je lui ai donné et qu'il aille se laver.

Soudain, son visage s'attrista. Ses yeux humides cherchèrent le regard de sa femme et, dans un geste qui ne lui était pas familier dans la vie quotidienne, il la prit dans ses bras :

— Tu vois, Anne, tout ce branle-bas pour la venue de l'Empereur et cette mascarade des gardes – qui m'aurait rendu furieux si je n'y avais pas été convié – me font tout d'un coup penser à Henri. Je ne peux m'empêcher de l'imaginer traînant son sabre ou poussant le canon dans les lointains camps où Napoléon triomphe. Souvent, hélas, au prix de nombreuses victimes.

— Moi aussi j'y songe, murmura Anne. La dernière fois que nous avons eu de ses nouvelles, il était dans l'armée de Moreau qui venait de remporter la bataille de Hohenlinden. Où se trouve maintenant notre pauvre Henri ?

Henri, c'était l'aîné de la famille. Dès les premiers jours qui avaient suivi l'annexion des quatre départements de la rive gauche du Rhin, il s'était enrôlé dans l'armée du conquérant qui lui avait rendu la nationalité française. Au début, il avait pu donner de ses nouvelles par de rares lettres qui mettaient trois mois pour parvenir à la famille. Puis la mouvance des armées napoléoniennes, sans doute, espaça



N° d'édition : L.01ELKN00245.N001  
Dépôt légal : novembre 2010